Corriente Federico, *Diccionario de arabismos y voces afines en Iberorromance*

Madrid, Editorial Gredos, 1999.

Federico Corriente enseigne la philologie arabe à l'université de Saragosse et il est l'un des meilleurs arabisants espagnols actuels. Un arabisant militant dans son domaine, puisque ses travaux ont grandement favorisé le renouveau des études arabes en Espagne, des années 1970 à aujourd'hui. Cet ouvrage constitue peut-être le « testament » de cette longue carrière, jalonnée par deux dictionnaires qui font autorité et par une grammaire de l'arabe moderne. F. Corriente est le meilleur spécialiste de l'arabe d'al-Andalus, qu'il a notamment abordé par le biais du *Dīwān* d'Ibn Quzmān (XIIe siècle), de l'étude du *Glossaire* de Leyde (XIIIe siècle) et de l'analyse du lexique de Pedro de Alcalá (XVIe siècle). Le *Dictionary of Andalusi Arabic* (1997) couronne le tout et constitue un outil indispensable pour l'approche des textes arabes occidentaux.

Voici donc le dernier dictionnaire de ce travailleur infatigable. Il comble une lacune importante de l'historiographie, car son but est de recenser les arabismes, encore en usage ou tombés en désuétude, qui sont venus se nicher au sein des langues et dialectes d'origine romane de la péninsule Ibérique. On répète à satiété que la langue « espagnole » regorge de mots arabes. Désormais, on pourra s'appuyer sur une base documentaire solide, qui exclut toutefois les mots savants ou scientifiques qui ne connurent qu'une diffusion restreinte. Ce dictionnaire intègre une donnée fondamentale de l'Espagne contemporaine : à savoir la variété des langues et des parlers ibériques. Le lecteur peut ainsi constater l'empreinte de l'arabe non seulement dans le castillan, mais aussi en galicien, en catalan, en portugais, en asturo-léonais et en aragonais. Le mot est donné dans sa forme romane et avec ses variantes régionales, mais l'étymologie arabe de départ permet de mesurer le chemin phonétique et sémantique parcouru d'une langue à l'autre, d'une société à l'autre. D'ailleurs, les spécialistes pourront consulter l'essai de systématisation grammaticale dans lequel l'auteur se propose d'analyser les règles du transfert de l'arabe vers les langues romanes ibériques (p. 17-65). Ce précis grammatical nous livre également certaines règles régissant le fonctionnement de l'arabe en al-Andalus. L'auteur translittère d'ailleurs l'arabe selon un système spécifique, étranger aux normes de la revue *Arabica* ou de l'*Encyclopédie de l'Islam*, dont les chercheurs français sont familiers : l'article *al* est attaché au mot, un accent aigu signale les voyelles accentuées en arabe...

F. Corriente a suivi un délicat jeu de piste, comme le prouve une liste de faux-amis qui ont berné plusieurs spécialistes (p. 485-495) : ils possèdent les sonorités de l'arabe, mais ce n'est qu'une apparence. Le philologue ne s'arrête pas là : les arabismes ont des origines plus lointaines (p. 497-570). Non seulement ils proviennent d'aires géographiques diverses (Maroc, Égypte, Syrie, al-Andalus...), mais ils peuvent aussi dériver de langues sémitiques plus anciennes (syriaque, sud-arabique), voire plonger leurs racines dans les fondements mêmes du système linguistique proche-oriental de l'Antiquité (« accadien », « phénicien », « ougaritique »). Il est vrai que la quête des origines peut alors prendre l'aspect d'une plongée sans fin, mais l'intérêt de ces listes insérées en annexe est aussi de mettre en relief le rôle de l'arabe, langue d'empire, dans la diffusion d'un lexique d'origine orientale dans la péninsule.

L'un des objectifs de cette classification est aussi de souligner les rapports linguistiques entre al-Andalus et le reste de la péninsule Ibérique, aux mains des chrétiens. Comme se plaît à le rappeler l'auteur dans sa préface, l'arabe s'est immiscé dans tous les recoins du territoire péninsulaire, ce qui dément les théories des fanatiques de la « pureté » linguistique du Nord, qu'ils supposent à tort préservée de tout contact avec l'islam (p. 13). L'infiltration d'arabismes dans les langues vernaculaires des royaumes chrétiens du Nord témoigne du rayonnement de la culture islamique sur l'ensemble de la péninsule au cours des temps. On regrette seulement que l'auteur n'ait pas indiqué systématiquement la date où ces arabismes sont pour la première fois attestés dans les langues romanes ibériques. Ce dictionnaire aurait pu être un support de référence pour une histoire socio-linguistique des contacts entre sociétés chrétiennes et islamique dans la péninsule. Mais une perspective semblable devrait remonter plus loin dans le temps en repérant les premières traces d'infiltration de l'arabe dans la documentation latine du León, du royaume de Pampelune et de la *Marca hispanica* (ancêtre de la Catalogne actuelle).

C'est aussi dans les chartes latines du Haut Moyen Âge que l'on peut observer l'évolution linguistique qui, dans la péninsule comme dans le reste de l'Occident, débouche sur la formation des langues vernaculaires romanes, à partir du bas latin. Or ce dictionnaire est consacré à ces langues, que F. Corriente dénomme *iberorromances*. Il part du présupposé qu'elles possèdent une structure linguistique semblable à celle de la langue que l'on aurait parlé en territoire islamique, le « dialecte *romance* méridional » ou *romandalusí*. Cette désignation, forgée par Corriente, évacue le terme « mozarabe ». En effet, Francisco Javier Simonet l'a réservé aux chrétiens d'al-Andalus, d'après une charte léonaise de 1024, qui l'emploie pour désigner trois tisserands chrétiens originaires des territoires islamiques. Mais il l'a également appliqué à la langue que cette population aurait conservée sous domination islamique, une langue romane préservée de toute influence de l'arabe, ce qui contredit manifestement l'étymologie du vocable « mozarabe », qui se réfère justement à des individus « arabisés ». Simonet défendait l'idée que l'arabe n'avait touché que l'élite restreinte des envahisseurs, tandis que la majorité

BCAI 22 (2007) Corriente Federico : Diccionario de arabismos y voces afines en Iberorromance, recensé par Cyrille Aillet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de la population parlait une langue romane, « signe de la persistance intemporelle de l'identité "espagnole" ou du christianisme sous la surface de l'Islam » (p. 13). Donc le peuple restait « espagnol » jusque dans sa langue. Tout en adhérant à l'idée d'un « bilinguisme » arabe/*romance* en al-Andalus, F. Corriente dément totalement l'interprétation de Simonet. Pour lui, le *romandalusí*, loin de démentir l'arabisation, en est le fruit. En effet, il s'agit de la « deuxième langue d'une communauté déjà fondamentalement islamisée et arabisée, deux siècles après la conquête » (p. 13). Elle ne serait pas uniquement liée au christianisme, car elle aurait été partagée par une grande partie de la population, ce qui expliquerait que l'on en retrouve des témoignages dans la littérature arabe d'al-Andalus. Ce dialecte roman méridional se serait développé sur les vestiges du latin, mais aussi en contact étroit avec l'arabe.

Le *romandalusí* aurait donc servi de dénominateur linguistique commun entre al-Andalus et les territoires du Nord, mais aussi de vecteur de transmission de l'arabe au sein des langues romanes. Il est alors possible que les arabismes soient arrivés dans le Nord après être passés une première fois par le filtre de la « romanicisation » – si l'on peut dire –, c'est-à-dire en ayant été adoptés au préalable au sein du parler *romance* d'al-Andalus. Selon F. Corriente, ce seraient les mozarabes qui auraient été les principaux transmetteurs de mots arabes dans les langues romanes ibériques. Il se réfère implicitement aux mouvements de populations qui provoquèrent l'implantation d'importants groupes de chrétiens d'al-Andalus dans les territoires du Nord, du VIIIe au XIIe siècle. Il est vrai que ces populations, qualifiées de « mozarabes » à partir du XIe siècle en raison justement de leur connaissance de l'arabe, étaient à même de passer d'un champ linguistique à un autre. On ne peut toutefois pas limiter le contact des sociétés septentrionales avec l'islam, qui implique aussi l'intégration d'un lexique spécifique, à ce seul phénomène de migration. C'est dans le cadre d'une histoire globale des contacts et des échanges que l'on peut appréhender plus précisément la circulation lexicale.

La préface de l'ouvrage laisse donc un peu le lecteur sur sa faim, car l'auteur n'expose et ne justifie pas clairement les présupposés théoriques sur lesquels il bâtit son schéma d'interprétation générale. Il est vrai qu'il se réfère à des travaux antérieurs, et que ce dictionnaire, dont la valeur est indéniable, est avant tout un ouvrage de philologie. Pourtant, malgré ses avertissements répétés contre le danger de mêler idéologie et recherche scientifique (p. 15-16), F. Corriente avance quelques idées qui enfreignent cette règle. Il souligne à juste titre la place centrale du passé islamique dans la définition de l'identité hispanique, ainsi que la *damnatio memoriae* dont fut l'objet cette phase de l'histoire ibérique dans l'historiographie conservatrice, ralliée au mythe de la Reconquête. S'adressant à « ses amis des deux rives », il dresse alors un plaidoyer en faveur de la tolérance et de la compréhension mutuelle. Au nom du rapprochement entre les cultures, il se livre pourtant à des rapprochements historiques douteux (p. 15-16) en comparant la conquête arabe à un « atroce génocide », semblable à la conquête de l'Amérique par les Européens. Puis il affirme que la Reconquête aurait été le théâtre de nombreux « crimes contre l'humanité », notamment la réduction des territoires musulmans à l'état de « colonie ». On l'aura compris : il vaut mieux savourer le poids des mots et leur histoire dans le dictionnaire lui-même que dans cette préface malheureuse.

Cyrille Aillet
Université Lyon 2

BCAI 22 (2007) Corriente Federico : Diccionario de arabismos y voces afines en Iberorromance, recensé par Cyrille Aillet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net